

«Jamais homme n'avait eu moins que lui la haine
d'un peuple ». ¹

RELIEF 7 (2), 2013 – ISSN: 1873-5045. P 3-15

<http://www.revue-relief.org>

URN:NBN:NL:UI:10-1-115787

Igitur publishing

© The author keeps the copyright of this article

Les théories de la littérature mondiale ont rendu la notion de littérature comparée de plus en plus problématique, voire obsolète. On s'interroge ici sur ce que signifie comparer Proust à d'autres auteurs étrangers, et en particulier lorsqu'on s'intéresse aux rapports entre centre et périphérie.

Un voyage « vers le Nord », même proche, comme celui auquel nous invite le colloque « Swann 2013 », un éloignement, *ipso facto*, de ce qui est notre « centre » habituel, est peut-être l'occasion de s'interroger sur ce que signifie l'expression « Proust européen » ou « Proust étranger » qui a servi d'enseigne à bien des travaux récents comme à la manifestation présente. Si la Hollande, en matière littéraire, n'est pas la « périphérie », ni même la « semi-périphérie »², elle incite cependant à un léger décentrement du regard. Que peut donc bien vouloir dire *comparer Proust* – à d'autres, d'autres étrangers, bien sûr, qu'on le fasse depuis le Nord ou l'Orient, depuis Nimègue, Moscou, les rives du Bosphore ou ailleurs ?

L'intérêt pour l'étranger d'un auteur comme Proust n'est pas ici en question – on tiendra ici ce point pour acquis³. Mais cela ne suffit certainement pas, ou plus, à légitimer une pratique toujours discutée, comme en témoigne du reste l'évolution de la littérature comparée depuis quelques décennies. Après tout, la sympathie pour la culture étrangère – incarnée entre autres exemples dans la *Recherche* par ce Saint-Loup qui meurt au front en fredonnant du Schumann et la phrase qui nous sert d'épigraphe sert d'éloge funèbre – ne

signifie nullement qu'on puisse en tirer argument pour une *comparaison*. La « relation à l'étranger » peut tout à fait se concevoir en termes de condescendance, de domination, comme on le faisait d'ailleurs à l'époque de Proust lui-même, à partir d'une position supposée *centrale* de la culture française⁴ – ce que Pierre Brunel, faisant référence aux personnages de *En attendant Godot* dont l'un tient l'autre en laisse et ne l'autorise à parler que selon son bon plaisir, appelait fort justement une relation de « Pozzo et Lucky de la littérature ». « Comparer Proust » – quel que soit l'objet auquel on le compare – ne serait-il rien d'autre qu'une relation de ce genre, du centre vers les périphéries ?

Mais, pourquoi rappeler cela ? on le sait, il y a bien longtemps qu'a été proposée, venant de divers horizons critiques (et notamment des *post-colonial studies*), une inversion de ce type de relations, voire leur disparition, au profit d'une immersion courageuse dans la « littérature mondiale » dont Goethe avait annoncé l'avènement en 1827, d'une approche « globale » qui ne reposerait plus sur les mêmes hiérarchies entre centres et périphéries, voire qui abolirait ces notions suspectes au plus haut point. « Comparer Proust », dans cette perspective, ne semble alors représenter qu'un reliquat du passé, de ces relations duelles – ou plurielles – qui impliquaient toujours plus ou moins une telle hiérarchie; pourtant, la façon dont ce débat, toujours en cours, s'articule entre local et mondial, proche et excentré, me semble éclairer l'usage que nous pouvons faire – et avons fait – d'un « Proust étranger ».

« Non, l'univers est le même, les littératures sont les mêmes » : si Franco Moretti, il y a quelques années, concluait son article sans doute le plus connu et le plus commenté à ce jour par un appel vibrant aux comparatistes trop « timides », coupables de ne pas « bousculer les habitudes des spécialistes de chacune des littératures nationales » (9), c'est donc que l'appel plus ancien, et plus agressif, d'Etiemble n'avait pas été entendu, qui en faisait une nécessité tout à la fois littéraire et éthique :

La première des tâches qui s'imposent donc aux comparatistes, désormais, c'est de renoncer à toute variété de chauvinisme et de provincialisme, de reconnaître enfin que la civilisation des hommes, où les valeurs s'échangent depuis des millénaires, ne peut être comprise, goûtée sans références constantes à ces échanges, dont la complexité interdit à qui que ce soit d'ordonner notre discipline par rapport à une langue ou un pays entre tous privilégiés. (Etiemble, 1963, 15)

Dans cette perspective d'un décentrement illimité, comparer Proust, fût-ce à d'autres étrangers, semble donc encore bien « chauvin », voire bien

« provincial ». De manière plus décourageante encore, Etiemble allait même un peu plus loin, quelques années plus tard :

[...] ne pourrait-on admettre que nul n'a désormais le droit de se mêler de *Weltliteratur*, ou mieux de *littérature*, s'il n'a fait effort pour échapper au déterminisme de sa naissance ? (Etiemble, 1975, 65)

Il ne s'agit plus seulement d'être conscient de l'existence d'autres littératures et traditions, d'élargir ses lectures à l'échelle d'une vie tout entière, mais, d'une certaine façon, et c'est là que le bât blesse, d'échapper, pour le lecteur ainsi apostrophé, à toute « situation » de son point de vue. A partir de là, se dessinent deux possibilités dont l'une, me semble-t-il, va ramener à Proust. Soit, dans la prise de conscience des limites humaines de la lecture personnelle, le recours aux lectures d'autrui pour aboutir, par exemple à la « cartographie » d'un genre ou d'une forme – c'est le propos, on le sait, de Moretti, dans l'article évoqué plus haut, qui semble répondre indirectement à l'impératif jadis énoncé par Etiemble. Celui-ci considérait qu'une vie de lectures pouvait aboutir à sélectionner les 20000 chefs d'œuvre de la littérature mondiale. Moretti, lui, va plus loin – il n'est pas seulement question des chefs-d'œuvre, mais des œuvres oubliées :

Lire «davantage» me semble difficilement pouvoir constituer une solution, particulièrement après la toute récente redécouverte de ce que Margaret Cohen appelle « *the Great Unread* », c'est-à-dire le continent oublié de la littérature : je travaille sur le récit en Europe occidentale, etc., etc.... Pas vraiment : je travaille en réalité sur sa portion canonique, ce qui ne représente même pas un pour cent de la littérature publiée. Certes, des personnes en ont lu plus, mais l'important est de voir qu'il y a trente mille romans anglais au XIXe siècle, quarante, cinquante, peut-être soixante mille – personne ne le sait vraiment, personne ne les a lus et personne ne les lira jamais. Il y a ensuite les romans français, chinois, argentins, américains... Lire « plus » est toujours une bonne chose, mais ne résout rien. (9)

Dans cette perspective, la comparaison, comme le souligne à juste titre Moretti, ne peut plus porter que sur des formes, des genres.. à partir d'une cartographie établie grâce aux lectures de seconde main. On conçoit bien que « comparer Proust » n'aide nullement à juger, par exemple, de « l'avènement typique du roman », que Moretti essaie de cerner. Soit – une possibilité n'exclut pas l'autre, mais il s'agit d'un travail différent – non le retour au « local » ou au « provincial », mais à l'expérience singulière d'une lecture qui n'oublie pas l'existence de ce débat, ni ces appels au décentrement. Autrement

dit, c'est précisément grâce à cette réflexion sur le mondial et le local que « comparer Proust » peut reprendre du sens.

Les saveurs du centre et de la périphérie

Dans un article sur les « scènes littéraires », Judith Schlanger, « grande lectrice » s'il en fut, puisqu'elle travaille sur « la mémoire des œuvres », reprend la question du « point de vue » à partir d'une critique d'Etiemble :

Mais un point de vue délocalisé, désincarné, peut-il être une condition préalable ? Est-il même possible ? Serait-il même intéressant ? Avoir « échappé au déterminisme de sa naissance » ne peut constituer ni une demande préliminaire ni une prescription éthique. Chacun de nous, né et formé quelque part, n'est-il pas nécessairement provincial au départ ? [...] On ne peut ni annuler ni condamner cette donne, car la naissance du point de vue propre, la naissance du sujet pensant, se rattache justement à cette topographie personnelle. (Pradeau et Samoyault, 89)

Topographie contre *cartographie* en somme, Judith Schlanger semble par là-même s'adresser également à Moretti. Si comme elle le souligne, la « tâche majeure » qu'Etiemble assigne au lecteur est « de cartographier l'ensemble des productions littéraires de la planète, présentes et passées, dans le souci de ne rien oublier d'important nulle part », on voit en effet la filiation qui se dessine avec l'entreprise future de Moretti. Le rêve – ou l'illusion – de ce qu'elle appelle la « polyexpertise » est la même, qu'elle soit concentrée en une conscience de lecteur ou déléguée à divers arpenteurs de la littérature mondiale. Mais le plus intéressant est sans doute qu'elle semble rejoindre les propos d'un de ceux qui ont le plus contribué à la réflexion sur la notion de centre et de périphérie. Homi Bhabba, dans son éloge de l'hybridité, n'appelle-t-il pas, au contraire, à tenir compte d'un point de vue qu'on pourrait dire « hyper-situé », d'un point de vue étroitement dépendant du « déterminisme de sa naissance » ? C'est bien de cette situation d'exclusion personnelle qu'est née la réflexion de Bhabba, et nier ce fait serait en somme contraire à l'impératif éthique dont se réclamait Etiemble – sortir du chauvinisme, de l'eurocentrisme, etc. Bhabba affirme en effet :

Je ne cherche en aucune manière à glorifier les marges et les périphéries. Je veux seulement donner à voir ce que c'est que survivre, produire, travailler et créer au sein d'un système mondial dont les pulsions économiques et les investissements culturels majeurs sont pointés dans une autre direction que la vôtre, que celle de votre pays ou de votre peuple. Ce délaissement peut être une expérience de négation, d'oppression et d'exclusion profonde qui vous pousse à résister aux polarités de pouvoir et de préjugé, à traverser et dépasser les envieuses narrations du centre et de la périphérie. (11)

Mieux encore, Bhabba, dans le bref avant-propos autobiographique de son livre, rappelle l'attrait qui fut le sien pour la culture du centre, pour la haute culture anglaise dont il était éloigné, et il le rappelle en des termes très frappants pour notre propos :

L'anglais, c'était parfois la sensation archaïque d'une armoire sculptée où l'on plongeait dans l'odeur fanée de la naphthaline et de tissus arachnéens; et parfois le mélange et les correspondances d'un jour de fête votive, comme la nourriture vendue dans les rues de Bombay – épicée, bon marché, offerte dans toutes les quantités et toutes les combinaisons possibles, subtils plaisirs du gourmet mêlés à la saveur de la sagesse des rues. Je suis allé à Oxford en quête des charmes antiques de l'armoire; j'ai fini par comprendre combien je désirais la nourriture des trottoirs. (10)

Je ne voudrais pas seulement ici, en une inversion facile, montrer comment le déterminisme de la naissance est précisément ce qui rend attentif à l'attrait du centre : c'est surtout cette évocation métaphorique des sensations et des souvenirs qui me semble révélatrice. Car ce n'est pas à partir d'une décision théorique que se décrète l'hybridité, mais de ce mélange du plus local, local anglais, local indien, d'un rapport individuel, « déterminé » à ces cultures. L'odeur de naphthaline, la nourriture épicée des trottoirs sont les données qui rendent précisément l'approche, l'itinéraire de Bhabba semblable à nuls autres.

Et ce n'est pas parce qu'il est question d'odeurs et de saveurs oubliées que Bhabba, de manière inattendue, ramène à Proust, mais à cause de cette singularité d'une lecture. D'un côté, donc, un « centre » plein de mauvaise conscience à l'idée de tout ce qu'il ne connaît pas et ne pourra jamais connaître, de l'autre une « périphérie » fière de ne pas se laisser enfermer dans le « déterminisme de sa naissance », mais qui se définit en fonction de celle-ci. Il semble alors que, puisqu'on ne peut tout lire, il peut être aussi utile, ou davantage même, de passer par un auteur lu différemment, tout à la fois, du centre et de la périphérie. Il ne s'agit donc pas tant, quand on entend « comparer Proust », d'établir des « comparaisons » ou des « parallèles » dont on sait qu'ils ne sont jamais que des figures et à ce titre des constructions, que de réfléchir à la façon dont un auteur peut devenir tour à tour ou tout à la fois central ou périphérique, périphérique puis central, et ainsi de suite. Ce que Auerbach, dans un autre article célèbre lui aussi consacré à la littérature mondiale appelait *Ansatzpunkt*, « point de départ » ou « point d'entrée », peut-être ce que... Proust lui-même appelait « instrument d'optique » (t. IV) peut tout à fait être constitué des différentes lectures d'un auteur, dans tous les sens et réciproquement – tout comme Auerbach proposait par exemple de retracer

– en guise de « point d'entrée » dans la littérature mondiale, les interprétations diverses de quelques lignes de Dante :

La singularité d'un bon point de départ réside, d'une part, dans sa concrétude et sa force, d'autre part dans son rayonnement potentiel. [...] Les sommes que nous possédons sur la postérité de Dante dans les différents pays sont assurément indispensables; mais peut-être serait-il plus intéressant (comme me le suggérait Erwin Panofsky) de retracer la façon dont ont été interprétés certains passages isolés de la Comédie, depuis les premiers commentateurs jusqu'au XVI^e siècle – et ensuite à partir du romantisme. (Pradeau et Samoyault, 35-36)

Pakistanaï et Juif

Il y a plusieurs façons possibles d'utiliser l'instrument d'optique proustien : pour modifier le regard sur ce qui lui est comparé; ou bien, en retour, pour voir ce qui lui arrive lorsqu'on l'utilise depuis la périphérie. Celle qui semble la plus évidente, lorsqu'on entend comparer Proust, est en effet de le comparer à d'autres centraux comme lui : romanciers européens, romanciers modernistes etc⁵. Comparer Proust, c'est alors le réintroduire dans la grande tradition occidentale, ce que Moretti appelait travailler sur la « portion canonique » de la littérature (9). Même dans ces cas-là, on peut avoir des surprises, car les œuvres ne sont pas toujours centrales ou ne le restent pas. Ainsi, comparer Proust et Dostoïevski semble de l'ordre du « canonique » : mais la façon dont Proust a lu Dostoïevski, alors considéré comme un « barbare » et comme tellement « local » qu'il ne pouvait être compris sans une profonde connaissance de la culture russe, culture qui elle-même se voit, à la fin du XIX^e siècle, comme déchirée entre appartenance au centre et revendication d'une périphérie, est l'occasion de (re)découvrir combien la première réception de Proust en fit un écrivain différent de la tradition française, un ex-centrique donc (Haddad, 1994). Inversement, que se passe-t-il lorsqu'un auteur turc contemporain, Orhan Pamuk lit et réécrit Proust, en thématissant constamment cette opposition entre culture centrale et culture périphérique⁶ ? dans *Le Livre noir*, l'expérience d'un « vieux lecteur » de Proust qui a réécrit à sa manière *La Prisonnière* aboutit à une « orientalisation » totale de la figure même de l'auteur :

[...] ce chroniqueur avait un charme qui lui rappelait celui de Proust et d'Albertine; un beau garçon costaud, à la moustache en amande, un corps classique avec de belles hanches, des cils très longs, brun et pas très grand, comme Proust et Albertine; sa peau douce, satinée, lumineuse, rappelait celle des Pakistanaï. (279)

Proust est ici tout simplement transformé en Oriental – ce n’est qu’une image de la transformation opérée sur le texte et un avertissement assez clair au lecteur de Pamuk : Proust, comme point d’entrée dans l’œuvre de Pamuk, n’est pas un simple « point de comparaison », un parallèle, c’est aussi un *processus* qui le fait devenir, lui Proust, un peu moins central⁷. D’ailleurs, le narrateur du *Livre noir* ironise cruellement sur cette opération, reprenant à sa façon le constat d’Homi Bhabba de l’impossibilité d’une lecture autre que d’abord locale :

[...] car tout Turc qui se prend d’amour pour le livre d’un écrivain occidental que personne n’a lu dans le pays, se persuade au bout d’un certain temps qu’il ne s’est pas contenté de lire et d’aimer le livre en question, mais il s’imagine sincèrement qu’il l’a écrit lui-même [...]. (279)

Ce type de transformations – nées donc de la comparaison – change-t-il quelque chose à notre lecture de Proust, nous sort-il des relations de subordination à la Pozzo et Lucky, des lectures provinciales et myopes ? un dernier exemple me semble pouvoir répondre à la question. Cet exemple a ceci d’intéressant qu’il met précisément en jeu le local, le provincial, le national, l’étranger.. mais dans une redistribution pour le moins étonnante, où le central peut devenir l’étranger, et vice-versa⁸.

Il s’agit du passage de *Du Côté de chez Swann* qui peut apparaître comme le paradigme même de la vie provinciale menée à Combray, provinciale, mais « centrale » au sens où elle représente la norme française, vie au milieu de laquelle surgit une exception qui confirme la règle : la variation que le « samedi » introduit dans le rythme de la famille du narrateur. C’est justement dans le long développement sur la vie monotone de la Tante Léonie qu’est introduit le passage sur le samedi, un passage de rédaction très ancienne, déjà présent dans le cahier 1 :

Quand je dis qu’en dehors d’événements très rares, comme cet accouchement, le traintrain de ma tante ne subissait jamais aucune variation, je ne parle pas de celles qui, se répétant toujours identiques à des intervalles réguliers, n’introduisaient au sein de l’uniformité qu’une sorte d’uniformité secondaire. C’est ainsi que tous les samedis, comme Françoise allait dans l’après-midi au marché de Roussainville-le-Pin, le déjeuner était, pour tout le monde, une heure plus tôt. (t I, 108-109)

Au milieu de cette vie où le seul événement est le passage d’une personne, voire d’un chien, qu’on ne connaît pas, cette vie semblable à celle de tous les voisins, de toutes les « bonnes gens » de Combray, la variation du samedi va introduire ce que Freud, quelques années plus tard (*Malaise dans la civilisation*,

1920), allait appeler « narcissisme des petites différences ». Développant à plaisir le récit de ces « petites différences », le narrateur ne fait rien d'autre que montrer à quel point cette vie en est en réalité dépourvue, et l'emploi d'un lexique qui implique une agressivité guerrière latente à l'égard des autres, pareille à celle de ces « petits peuples » constamment en guerre contre leurs voisins dont parle Freud, est un des ressorts comiques du passage :

Le retour de ce samedi asymétrique était un de ces petits événements intérieurs, locaux presque civiques qui, dans les vies tranquilles et les sociétés fermées, créent une sorte de lien national et deviennent le thème favori des conversations, des plaisanteries, des récits exagérés à plaisir : il eût été le noyau tout prêt pour un cycle légendaire si l'un de nous avait eu la tête épique. [...] La surprise d'un barbare (nous appelions ainsi tous les gens qui ne savaient pas ce qu'avait de particulier le samedi) qui, étant venu à onze heures pour parler à mon père, nous avait trouvés à table, était une des choses qui, dans sa vie, avaient le plus égayé Françoise. (t 1, 109-110)

On trouvera le même traitement burlesque de l'opposition entre national et barbare dans l'esquisse la plus ancienne du cahier 1) :

Comme les Bretons ne goûtent jamais tant un chant que s'il rappelait les aventures du roi Artus, les plaisanteries sur le samedi étaient au fond les seules qui nous amusassent, car elles avaient quelque chose de national et nous aidaient à nous différencier fortement des étrangers, des barbares, c'est-à-dire de tous ceux qui déjeunaient le samedi à la même heure que de coutume. [...] Et on savait si bien qu'on ferait rire avec cela, et d'un rire si sympathique, où on communierait dans un sentiment de patriotisme si exclusif autour d'une coutume locale, qu'on inventait exprès, on ajoutait à l'étonnement de la personne, on provoquait la scène, on inventait un dialogue. (794)

Les « étrangers », les « barbares », sont donc les bonnes gens de Combray qui ne déjeunent pas plus tôt le samedi, et les « nationaux », ceux qui se groupent patriotiquement face aux barbares, la famille du narrateur – supposée, mis à part ce trait, tout à fait intégrée à la vie de Combray. Le « local » crée un patriotisme qui isole des autres nationaux. On notera ce renversement, mais le caractère entièrement « français » du passage et même assurément catholique du mode de vie ainsi gentiment moqué semble d'autant plus probant qu'aussitôt après ce passage, le narrateur enchaîne :

Le samedi avait encore ceci de particulier que ce jour-là, pendant le mois de mai, nous sortions après le dîner pour aller au « mois de Marie ». (110)

Le samedi, dans la construction de Combray, sert ainsi d'articulation entre les passages sur la routine de la tante Léonie, les visites du curé, et les aubépines à l'église; quoi de plus « central » en somme ?

Cependant, si on peut lire Proust comme un Russe, un Turc, voire un Pakistanais, on peut aussi accepter l'hypothèse d'un autre renversement, celle qui fait de ce samedi avec ses particularités la marque d'une appartenance locale, mais excentrique : il y a une tradition où le samedi est un jour entièrement différent des autres, c'est la tradition juive. C'est même précisément le rythme de vie, et les occupations différentes propres au samedi, au *chabbat*, qui signalent, depuis des millénaires, les Juifs aux non-Juifs. En outre, le *chabbat* n'est pas seulement l'objet de commandements précis, (commandements 8 à 11 dans *l'Exode* à quoi s'ajouteront au cours des siècles toutes sortes d'interdictions et d'obligations dérivées), il est le signe même, réitéré maintes fois, de l'alliance avec Dieu et de l'élection du peuple juif :

Ce sera entre moi et les enfants d'Israël un signe qui devra durer à perpétuité. (*Exode*, 31, 17)

Proust, qui, même dans une famille assimilée et peu pratiquante, ne pouvait ignorer la valeur générale du samedi pour les Juifs, n'y fait pas la moindre allusion, et pourtant choisit ce jour-là comme marque distinctive d'une différence. Tous les signes qui renvoyaient à la banalité de la « petite différence » et à la centralité du mode de vie de Combray si français deviennent alors, si l'on suit cette direction, ceux d'une altérité profonde, d'une « nation » habituée à être différente, à provoquer l'étonnement par son comportement, à se cacher. On ne trouve plus là une satire de la vie provinciale française à la Balzac, mais l'évocation d'un monde exotique, interdit. C'est, on l'a vu, Françoise qui s'égaie le plus de ces surprises des autres, comme c'est Françoise qui est responsable de ces changements d'emploi du temps. Françoise, petite Française de Saint-André des Champs, responsable de cette transformation du samedi provincial et central en samedi des Juifs, en *chabbat* ? On peut alors se souvenir que c'est aussi elle qui, dès les premières pages de « Combray », semble parfois obéir à un de ces codes comparables à « ces lois antiques qui, à côté de prescriptions féroces comme de massacrer les enfants à la mamelle, défendent avec une délicatesse exagérée de faire bouillir le chevreau dans le lait de sa mère, ou de manger dans un animal le nerf de la cuisse » (28), allusion – elle tout à fait claire – à un autre passage voisin de *l'Exode*, qui fonde, lui, le rituel juif concernant les interdits alimentaires. Françoise, la cuisinière française, reine de la *cacheroth*... On peut cependant lire ce renversement de plusieurs manières.

David Mendelsohn, qui relève la référence au code alimentaire et la répétition « c'est samedi, c'est samedi », comme rappel du rituel, y voit une clé cachée, qu'il faudrait décrypter, différence pour le reste censurée et sublimée *in fine* dans l'œuvre d'art :

Le lecteur aura-t-il su déceler l'énigme ici proposée à sa sagacité ? Partagera-t-il la surprise des visiteurs inopinés de maison de Combray, ces barbares (les « goyim »), « tous les gens qui ne savaient pas ce qu'avait de particulier le samedi » ? [...] En définitive, cependant, la clef de l'énigme – *samedi* c'est *shabbat* – ne nous sera pas donnée par Proust. (596)

Ce serait là en somme, un retour au *marranisme*, cette longue tradition des Juifs convertis qui ont continué à pratiquer, en secret, la religion dont la pratique les aurait condamnés au bûcher, en Espagne et au Portugal (Hassine, 123).

Ce renversement se rattacherait alors à un trait d'écriture essentiel chez Proust, celui que relevait Barthes dans « Une idée de recherche », la logique de l'inversion, qui mène à la découverte du *comble* : ainsi de la princesse Sherbatoff, d'abord prise pour une tenancière de maison close par le narrateur, ainsi des multiples surprises et révélations qui jalonnent la *Recherche*. Ce qu'on prenait pour l'exemple même de la vie routinière de la province française catholique est en fait le signe de l'alliance et la marque d'une judaïté cachée dans les plis du texte, un clin d'œil communautaire à peine voilé. Mais ce ne serait là, en fin de compte, qu'un renversement de perspective, le passage d'une lecture à une autre, tout aussi *locale* en définitive.

Si l'on suit Barthes, il faut en outre noter que la relation du comble n'est pas une relation exclusive, n'est pas simplement la substitution d'une *illusion* à une autre :

A la syntaxe classique, qui nous dirait que la princesse Sherbatoff *n'est qu'une* tenancière de maison publique, Proust substitue une syntaxe concomitante : la princesse *est aussi* une maîtresse de bordel [...]. (331)

Et chez Proust, on le sait bien, les renversements ne sont jamais uniquement binaires, « l'illusion qui nous frappe », pour reprendre la formule qu'il applique à Elstir.. et à Dostoïevski, ne s'arrête jamais là. La vérité des « samedis », le *comble* du samedi, est-ce bien seulement d'être un *chabbat* ?

On notera du reste que ce caractère particulier, ces interdictions attachées à un jour de repos (par exemple celle de coudre, qui occupe une place importante dans les « 39 activités » défendues par la Torah), sont évoqués, un peu plus loin, par la réaction de bigote de la grand-tante du

narrateur... mais à propos du dimanche, lequel, on le sait, a pris (par décision conciliaire) la place du samedi dans les premiers siècles de l'ère chrétienne :

Tandis que je lisais au jardin, ce que ma grand'tante n'aurait pas compris que je fisse en dehors du dimanche, jour où il est défendu de s'occuper à rien de sérieux et où elle ne cousait pas (un jour de semaine, elle m'aurait dit « comment tu t'*amuses* encore à lire, ce n'est pourtant pas dimanche » en donnant au mot amusement le sens d'enfantillage et de perte de temps) [...] (t. I, 99)

Ainsi le samedi ressemble à un *chabbat*, mais le dimanche aussi ressemble à un *chabbat*. Christophe Pradeau, dans un article récent, invite, lui, à être sensible à la catholicité du samedi⁹ Lire Proust de façon non-centrale, après l'avoir confronté à la périphérie permet peut-être de sortir de ces oppositions binaires. Et s'il y avait tout cela à la fois ? C'est précisément chez un autre petit clan tout aussi fermé que celui des pratiquants du *chabbat* que l'on pourrait peut-être trouver une indication sur ce point..

Dans *La Prisonnière*, au moment où Saniette vient d'être ignominieusement chassé de chez les Verdurin, le narrateur rapporte une scène dans laquelle ceux-ci s'interrogent entre eux sur les moyens d'aider Saniette sans qu'il y ait matière à scènes touchantes :

M. Verdurin ajouta un mot qui signifiait évidemment ce genre de scènes touchantes et de phrases qu'ils désiraient éviter. Mais il n'a pu m'être dit exactement, car ce n'était pas un mot français, mais un de ces termes comme on en a dans certaines familles pour désigner certaines choses, surtout des choses agaçantes, probablement parce qu'on veut pouvoir les signaler devant les intéressés sans être compris ! Ce genre d'expressions est généralement un reliquat contemporain d'un état antérieur de la famille. Dans une famille juive, par exemple, ce sera un terme rituel détourné de son sens, et peut-être le seul mot hébreu que la famille, maintenant francisée, connaisse encore. Dans une famille très fortement provinciale, ce sera un terme du patois de la province, bien que la famille ne parle plus et ne comprenne même plus le patois. Dans une famille venue de l'Amérique du Sud et ne parlant plus que le français, ce sera un mot espagnol. Et, à la génération suivante, le mot n'existera plus qu'à titre de souvenir d'enfance. On se rappellera bien que les parents, à table, faisaient allusion aux domestiques qui servaient sans être compris d'eux, en disant tel mot, mais les enfants ignorent ce que voulait dire au juste ce mot, si c'était de l'espagnol, de l'hébreu, de l'allemand, du patois, si même cela avait jamais appartenu à une langue quelconque et n'était pas un nom propre, ou un mot entièrement forgé. (t. III, 829)

Semblable au samedi de Combray, le mot hébreu peut se confondre avec du patois, ou tout simplement sembler ne plus appartenir à aucune langue. Il ne convient pas forcément de choisir. Un critique attribuait récemment à Proust

un « fétichisme du terroir et de l'origine »¹⁰. Ni du terroir, ni du repli communautaire, central et excentrique à la fois, l'instrument d'optique proustien peut certes apparaître très limité pour sortir des relations binaires, *a fortiori* si l'on veut explorer les vastes continents de la littérature mondiale. A tout le moins, l'avoir un peu utilisé en direction du centre et de la périphérie, depuis le centre et la périphérie, permet peut-être d'échapper à quelques fausses évidences.

Notes

1. *A la Recherche du temps perdu*, éd. établie par Jean-Yves Tadié, la Pléiade, Paris, Gallimard, 1987-1989, *Le Temps retrouvé*, tome IV, p. 425.
2. Pour une discussion de ces notions, voir Jérôme David, « Pour une macro-histoire de la littérature mondiale », Pradeau et Samoyault, 129
3. Voir *Proust l'étranger*, « Introduction ».
4. Tel Jules Lemaître, qui dans son article « De l'influence récente des littératures du Nord », ramène toute la nouveauté des littératures étrangères de son temps à l'effet de la traduction qui masque tout simplement l'imitation de la littérature française.
5. Voir, dans ce même numéro, la contribution de Sandra Cheilan.
6. Il peut paraître paradoxal de considérer Istanbul comme périphérique si on considère qu'elle fut le lieu de résidence et le refuge d'Auerbach pendant la deuxième guerre mondiale. Mais il s'agit évidemment ici de la façon même dont se perçoit la culture turque par la voix de Pamuk.
7. Voir, dans ce même numéro, la contribution d'Elise Duclos, ainsi que *Proust l'étranger*.
8. David Mendelson, puis Juliette Hassine, sont partis du même constat que le nôtre, mais avec des conclusions différentes, on le verra.
9. Christophe Pradeau, « Les samedis de Combray », in *Swann, le centenaire*, sous la direction d'Antoine Compagnon et Kazuyoshi Yoshikawa, et avec la collaboration de Matthieu Vernet, Paris, Hermann, coll. "Colloque de Cerisy", 2013
10. <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20131014.OBS1058/proust-ce-reactionnaire-qui-n-est-pas-notre-genre.html>

Ouvrages cités

- Roland Barthes, « Une idée de recherche », in *Le bruissement de la langue, Essais critiques*, IV, Paris, éd. du Seuil.
- Homi Bhabha, *The Location of Culture*, 1994, trad. *Les lieux de la culture*, Paris Payot, 2007.
- Pierre Brunel et Yves Chevrel (dir) *Précis de littérature comparée*, Paris, PUF, 1989.
- Etiemble *Comparaison n'est pas raison*, Paris, Gallimard, 1963.
- Etiemble, *Essais de littérature (vraiment) générale*, Paris, Gallimard, 1973.
- Vincent Ferré et Karen Haddad, *Proust l'étranger*, CRIN, 2010.
- Karen Haddad, *L'illusion qui nous frappe*, Paris, Champion, 1994.
- Juliette Hassine, *Marranisme et hébraïsme dans l'œuvre de Marcel Proust*, Caen, Minard, 1994.

Jules Lemaître, « De l'influence récente des littératures du Nord », *Revue des deux mondes*, 15 décembre 1894, p. 865 et sq.

David Mendelson, « Les samedis de Combray », *Adam*, 1976, p. 394-396.

Franco Moretti, *Conjectures On World Literature*, *New Left Review* 1, January-February 2000, trad. française, *Hypothèses sur la littérature mondiale*, *Études de lettres*, n° 2, 2001, éd. J. David.

Orhan Pamuk, *Le livre noir*, Folio, 1990.

Christophe Pradeau et Tiphaine Samoyault (dir), *Où est la littérature mondiale*, Presses Universitaires de Vincennes, 2005.

Christophe Pradeau, « Les samedis de Combray », in *Swann, le centenaire*, sous la direction d'Antoine Compagnon et Kazuyoshi Yoshikawa, et avec la collaboration de Matthieu Vernet, Paris, Hermann, coll. "Colloque de Cerisy", 2013.